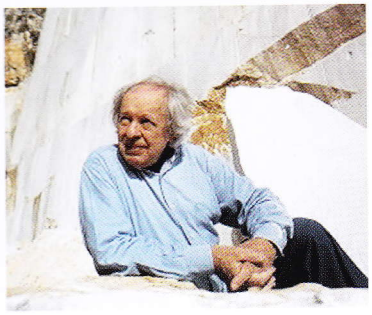


ANTOINE PONCET*

L'Art de faire des sculptures heureuses de vivre.

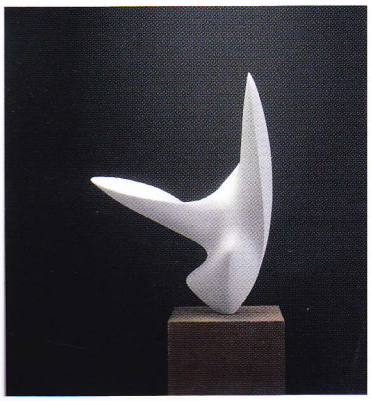
Par Jean-Charles HACHET, Médecin, historien et critique d'art.

« S'il est difficile de repousser la matière dans ses derniers retranchements pour obtenir le sentiment de plénitude, c'est cette sorte de difficulté presque insurmontable qui me passionne. Pour faire de la sculpture, il faut vouloir vivre la matière, la comprendre, l'aimer... », confie Antoine Poncet. Et d'ajouter « Ce n'est pas facile de faire une sculpture qui a l'air heureuse de vivre ».

Confluence, bronze, 1991, 38x31x10cm

Dans sa recherche de l'harmonie, Antoine Poncet travaille depuis toujours les matériaux nobles, le bronze, les pierres dures et le marbre. Il va jusqu'au bout de la forme pour s'approcher de l'essentiel et parvenir à l'évidence des formes et de la matière à travers un équilibre subtil quasi magique. Ses sculptures nous plongent au cœur du mystère. Elles mettent nos sens à l'épreuve pour décrypter les méandres intimes de l'âme et révéler la passion de la vie.

Fils du peintre et verrier Marcel Poncet et petit-fils par sa mère de Maurice Denis, peintre nabi de Saint Germain, Antoine Poncet grandit dans une famille d'artistes. Il côtoie Bourdelle, ami de ses parents qui lui donnent le prénom d'Antoine en l'honneur de ce sculpteur, et aussi Germaine Richier.



Allotrope, marbre blanc de Carrare, 1990

En 1939, la famille Poncet part pour la Suisse et s'installe à Lausanne où Marcel Poncet est nommé professeur à l'Ecole des Beaux-Arts tandis que son fils, le jeune Antoine y devient élève de 1942 à 1945.

Son séjour en Suisse lui donne l'occasion de rencontrer Germaine Richier dont il fréquente l'atelier à Zurich. C'est ainsi qu'il parfait ses connaissances notamment en terme de modelage. À cette époque, il sculpte des œuvres figuratives, en particulier un *Don Quichotte*, et aussi des œuvres d'inspiration religieuse.

Agrippine, bronze poli, 1968

De retour à Paris en 1949, il obtient une bourse qui lui permet de poursuivre sa formation artistique à l'Académie de la Grande Chaumière.

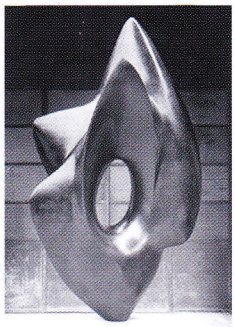
Zadkine dont il est l'élève de 1948 à 1950, cherche à lui imposer non seulement son style cubiste, mais aussi sa technique de la terre chamotée frappée à la gouge, technique qui ne lui convient guère. De lui, il retiendra pourtant la passion de l'art et un enthousiasme de tous les instants.

Il se lie d'amitié avec Penalba, Etienne-Martin, Stahly.

À cette époque, progressivement, sans heurt ni rupture théâtrale, son style évolue « tranquillement», à sa cadence.

« J'apporte dans ce travail mon propre rythme, ma respiration naturelle ; mon aventure n'est pas liée à la précipitation de notre époque. Il y a une certaine volupté dans mes sculptures qui s'épanouit lentement, car la volupté n'est jamais rapide.» Cette évolution lente et réfléchie, qui l'éloigne de la figuration, se nourrit de l'expérience de ses aînés et de ses contemporains. À la croisée d'influences multiples et variées, il va absorber leur apport, et le « digérer » pour le restituer revu à sa façon, parfaitement sien, donc différent des autres. À tel point qu'il va qualifier cet exceptionnel tribut, d'échange « anthropophagique ».

La voie artistique toute personnelle qu'il se trace avec une apparente facilité, ne doit pas faire oublier les efforts déployés pour parvenir à cette expression remarquable de la forme pure où se côtoient spiritualité et sensualité, une forme lumineuse, vivante, toujours en mouvement, merveille d'équilibre et d'harmonie : «La part du mouvement est essentielle dans



Aube, 1990

* Vice-Président de l'Académie des Beaux-Arts

mes recherches. Tout est mouvement dans la nature, dans la vie. Comme le fil-de-fériste, une fois le pied engagé, il faut marcher jusqu'au bout, fidèle à la recherche de l'équilibre. Ce maintien de l'équilibre est indispensable pour la sculpture, repoussant de la paume des mains tout ce qui dépasse et peut faire chuter, retenant dans l'enveloppe apparente, cette vie rare et inexplicable, comme l'eau vivant entre deux rives.».

Forme s'appuyant sur elle-même, bronze poli 1959

En 1953, il entame sa collaboration avec Jean Arp, rencontré en 1951, et il évolue alors vers l'abstraction. Jean Arp lui confie différents travaux, dont le « Berger des nuages », conservé au Musée National d'Art Moderne à Paris. À son contact, il apprend à écouter et à révéler ses aspirations enfouies et instinctives qui le portent vers un langage des formes libéré de la figuration, un langage qui dépasse la forme vue et reconnue pour accéder à l'essence même du rêve de l'artiste : « Les pierres que j'ai vues dans l'atelier de Poncet, dira Jean Arp, sont des pierres de rêve. Elles ont jailli en pleine joie printanière. Ces rêves sont une grâce de la nature infinie. Ces rêves sont une grâce de ce qui est derrière la nature ».

Libéré de la forme conventionnelle, Antoine Poncet interprète la nature conçue comme source d'inspiration. Ses travaux le portent vers la recherche de formes d'une pureté originelle à signification symbolique et sa sculpture se teinte de poésie. Il lui apparaît nettement que les rapports entre la forme et les forces qui s'exercent sur elle importent plus que l'apparence immédiate. « Dès ce moment, je réalisais que les seules vérités dans le marasme et la confusion actuels, sont la poésie, l'imagination, la spiritualité, l'humour. En effet, il me semble indispensable que l'œuvre abstraite soit dans une ossature formelle interprétable, fluide, c'est-à-dire qu'en plus de l'apport du métier, de la nature de l'artiste, l'œuvre présentée seule, sans phrases, devant le spectateur soit pleine d'intentions déchiffrables par l'esprit poétique, imaginatif, humoristique propre au spectateur. »

Sa carrière est lancée. En 1952, il est présent au Salon de la Jeune Sculpture, au Salon des Réalités Nouvelles, et à celui de Mai. En 1956, il participe aux Biennales de Venise et reçoit l'année suivante le Prix André Susse de l'Académie des Beaux-Arts. En 1959, il réalise sa première exposition personnelle à la Galerie Iris Clert à Paris.

Il travaille alors la terre et fait porter sa recherche sur la masse interne de l'œuvre qui déploie ses forces sur la paroi, laquelle résiste, et la contraint à des contorsions et retournements où vient jouer la lumière. Parlant de sa création, il explique : « C'est au départ dans la glaise que je travaille. Pouvoir ajouter ou retirer la matière donne au sculpteur la rapidité de création du peintre et du graveur et, comme cela, il occupe rapidement les trois dimensions. Pour saisir au vol les volumes et les placer en ordre, en équilibre charnel, les tordre puis les calmer dans la force de la main. Pour les mettre à leur place, la glaise est irremplaçable. Après, c'est le lent travail de réalisation qui fait passer l'esquisse spontanée dans le matériau durable. La force intérieure du matériau, son lien profond avec la terre enrichit l'esquisse modelée amoureusement. Mais la construction équilibrée entre les mains du sculpteur, construite par lui, enrichit à son tour, grâce à l'intelligence et à la réflexion, la matière qui s'offre à lui. »

Il a non seulement trouvé sa voie, son style, mais encore son matériau : le bronze. C'est à l'occasion d'une rencontre avec le fondeur André Susse que le bronze vient à sa rencontre. Susse, très intéressé par les sculptures en plâtre de l'artiste, lui propose de les fondre. Antoine Poncet accepte et découvre alors la magie du bronze poli qui métamorphose les formes et leur confère une joie de vivre qui devient sa marque artistique.

Apprivoiser la lumière, la capter, la retenir, l'inciter à dialoguer avec la forme, à la sublimer, tel est le pari réussi d'Antoine Poncet. À la fin des années 50, lorsqu'il sculpte des œuvres comme « Mesure lumière », « Piège solaire », « Miroir à deux faces », la lumière est capturée par la forme et retenue prisonnière dans ses courbes envoûtantes ;

Jaillissante, bronze

elle rend l'œuvre changeante et donc multiple. Elle conduit le spectateur dans le domaine de l'illusion. L'impression ressentie est celle d'un chatoiement d'ondes voluptueuses et fluides qui s'enroulent et se contorsionnent sans fin à l'intérieur des contours de l'œuvre. Sous nos yeux, la matière devient mouvante, vivante et radieuse. Le métal, pourtant si dur et inerte, est perçu en fusion dans les contours de la forme. L'œuvre peut alors se métamorphoser sans fin, elle danse, elle vibre, elle hypnotise et ensorcelle. Elle fait sa place dans l'environnement, s'intègre et participe à l'harmonie générale.

En 1959, l'exposition de bronzes polis à la galerie Roques est une étape très importante dans la carrière de l'artiste. Il vend la majeure partie de ses créations et se fait connaître aux Etats-Unis. Sa première exposition outre Manche est organisée à New York.

En 1964, sa carrière prend un nouveau tournant. Il rencontre l'écrivain vénitien Giuseppe Marchiori qui lui fait connaître les carrières de marbre de Carrare où il côtoie Marino Marini, Henry Moore, Jacques Lipschitz, Arnaldo Pomodoro. À Carrare, ses rêves se teintent des couleurs délicates des marbres, il taille dans la masse des blocs et retrouve les gestes ancestraux de ses illustres aînés italiens. Le marbre exerce sur lui une attraction que l'on peut qualifier de physique. Pour lui, le marbre n'est pas un bloc inerte et froid, c'est au contraire un écrin qui renferme des formes qu'il est le seul à entrevoir. Au-delà de la rugosité apparente, « il voit » ce qui va devenir sous ses mains des formes lisses, des courbes épurées, élancées, libérées enfin de la pierre qui les retenait prisonnières et exposées à la lumière qui leur donne vie.

Kaola - marbre rose - 1991

L'œuvre de marbre est unique, il y a un rapport de proximité extrême entre le sculpteur et l'œuvre taillée dans le marbre contrairement à l'œuvre en bronze qui nécessite l'intermédiaire du fondeur pour exister.

C'est ainsi que l'artiste entretient avec le marbre un rapport particulier proche du sentiment amoureux, tout particulièrement pour le marbre blanc car la sensualité des œuvres de marbre blanc est sans égal.

Lorsqu'il n'est pas à Carrare, Antoine Poncet sculpte dans son petit atelier parisien, mais aussi dans celui qu'il possède près de Thoiry. Il peut s'adonner à ses recherches sur la forme essentielle, épurée, libérée de toute contrainte. L'œil, dans sa vision fugitive reconnaît une forme animale, un oiseau (« Le fou de Bassan »), une libellule, un insecte (« Insecte stellaire » 1958, « Insecte marcheur» 1960), un corps de femme aux formes charnues et voluptueuses...

L'artiste cherche dans la ligne d'une courbe, dans le jaillissement de la matière, dans l'équilibre tendu des lignes, le secret de sa création. Ses œuvres sont bien ancrées dans la terre, mais elles se dressent et se hissent vers un ailleurs empreint de spiritualité. L'artiste parvient à un équilibre des forces contraires ; les unes aspirent la forme vers le ciel, vers l'immatériel, et les autres la retiennent enracinée au sol.

En 1993, Antoine Poncet est élu à l'Académie des Beaux-Arts.

Depuis le début de sa carrière, Antoine PONCET participe à des expositions personnelles dans le monde entier. Présente dans les principaux Musées américains et européens, son œuvre figure également dans de nombreuses collections particulières. On lui doit plusieurs sculptures monumentales en France, notamment à l'Ecole Polytechnique de Saclay, à l'Ecole Nationale d'Administration de Paris, à l'université de Besançon, au lycée de Saint-Brieuc et de Nantes, mais aussi en Suisse, aux Etats-Unis, au Japon, en Chine.

Ses travaux lui ont rapporté de nombreuses récompenses parmi lesquelles le Prix André Susse en 1957, le Prix Henry Moore du Musée de Hakone au Japon...

L'œuvre d'Antoine Poncet témoigne d'une création transcendée par l'amour de la matière, de la forme, de l'équilibre harmonieux et du caractère quasi magique de son rapport avec la lumière. L'artiste nous révèle dans ses sculptures « la face heureuse de la sève », pour aider ses semblables qui sont dans la peine, laissant aux autres le soin d'exprimer le malheur. Ses créations sont un hymne à la vie, à la joie. Elles véhiculent la poésie et la spiritualité, et nous transportent avec bonheur aux limites du rêve.